

René Frégni
Lettre à mes tueurs

R O M A N

DENOËL

Extrait de la publication

Lettre à mes tueurs

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

- Les Chemins noirs*, roman, 1988
(Prix populiste, 1989). Folio, n° 2361
Tendresse des loups, roman, 1990. Folio, n° 3109
Les Nuits d'Alice, roman, 1992
(Prix spécial du jury du Levant). Folio, n° 2624
Le Voleur d'innocence, roman, 1994. Folio, n° 2828
Où se perdent les hommes, roman, 1996. Folio, n° 3354
Elle danse dans le noir, récit, 1998
(prix Paul Léautaud). Folio, n° 3576
On ne s'endort jamais seul, roman, 2000
(prix Antigone). Folio, n° 3652
L'Été, roman, 2002

JEUNESSE

- Marilou et l'assassin*, Souris noire
La Vengeance de la petite Gitane, Souris noire
La Nuit de l'évasion, Bayard Jeunesse

René Frégni

Lettre à mes tueurs

ROMAN

DENOËL

www.denoel.fr

**© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris**

*Pour Marilou, Sophie, Nicole, Simone,
Robert, Lucienne et Lili*

C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ces veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant.

Albert Camus, *L'Étranger*

Je cherchais depuis six mois la première phrase d'un nouveau roman lorsque quelqu'un frappa à la porte. Juillet et août avaient été si impitoyables que je me demandai si une seule personne avait eu le courage d'escalader les quatre étages pour déboucher, ruisselant, sous mes tuiles, ici, dans ce four.

Ruisselant je l'étais moi-même depuis des semaines, sous les trente-cinq degrés immuables de mon appartement. Malgré les dix douches quotidiennes mon cerveau s'était lui aussi mis à fondre, et je mentais à mon éditeur au téléphone en lui répétant que ça avançait. Pas le moindre premier mot d'un quelconque début d'histoire. Rien. Je n'avais plus rien à dire.

La canicule venait de balayer dix ou vingt mille vieillards. Certains d'entre eux attendaient encore dans les frigos que leurs enfants rentrent de vacances pour remplir les papiers.

Seule ma fille passait me voir deux ou trois fois par semaine et nous regardions la télé, bouche ouverte, en

transpirant. Lorsqu'elle restait le soir je tirais le matelas sur la terrasse et nous suivions en silence les avions et les étoiles filantes.

On frappa de nouveau. Ça ne pouvait pas être Julie, elle entraît comme le vent et lançait : « Papa ! » J'enfilai un slip et ouvris la porte.

Je ne le reconnus pas tout de suite dans le contre-jour du couloir. Sa masse sombre s'éroula sur moi.

— Ferme vite..., gémit-il.

Malgré les années la voix de mon ami d'enfance n'avait pas beaucoup changé. Je faillis perdre l'équilibre.

— Charlie...

— Ferme à clé, ils arrivent !

Le soutenant d'un bras, je fis ce qu'il me demandait. Courbé, il tangua jusque dans le salon, sa main droite plaquée sur son épaule gauche. Sa chemise bleu ciel était noire de sang. Une sueur glacée inonda tout mon corps.

— J'ai pris un pruneau mais ça va aller. Donne-moi à boire.

Ses yeux flambaient comme deux silex dans un torrent.

J'avais reconnu sa voix mais ce visage défoncé de douleur était méconnaissable, durci, traqué, farouche.

— Allonge-toi, Charlie, j'appelle un toubib.

— Donne-moi de l'eau... J'ai peur que ce soit le poumon.

Je courus à la cuisine. C'est alors qu'on entendit de grands coups résonner contre les portes des étages inférieurs et des voix d'hommes qui hurlaient d'ouvrir.

Charlie bondit sur mes talons.

— Laisse tomber la flotte! Je peux me tirer par les toits?

— Pas dans cet état.

— Bouge-toi, ils montent!

On entendait une cavalcade dans la cage d'escalier. Les appels se rapprochaient.

Je le poussai sur la terrasse de derrière.

— Enjambe la balustrade et accroche-toi à l'antenne de télé scellée dans le mur, elle est solide. Ensuite laisse-toi glisser sur le toit, tu atterriras sur une autre terrasse. La rue est juste dessous, si tu l'atteins file sur ta droite, ils auront plus de mal à te coincer, c'est plein de ruelles.

Il tira de sa poche un petit objet qu'il me tendit.

— Planque ça, souffla-t-il, c'est une cassette numérique, il ne faut surtout pas qu'elle tombe entre leurs mains. Tu vois le résultat.

Les coups ébranlaient maintenant ma propre porte. J'avais l'impression qu'on allait l'arracher.

« Ouvrez immédiatement, police! »

— Tiens, prends ce numéro de téléphone. N'appelle qu'en extrême urgence et seulement d'une cabine. Apprends-le par cœur et détruis-le.

Je glissai dans mon slip un minuscule morceau de papier plié très serré. Je l'aidai à franchir la balustrade et le soutins pendant qu'il s'agrippait à l'antenne.

— Lâche-moi! gronda-t-il. Planque la cassette!

À l'intérieur ma porte allait céder. Sans réfléchir je me précipitai sur le premier pot de laurier-rose et

j'enfouis dans la terre le petit objet plat bien emballé dans un sachet de plastique.

À la seconde où je me redressai, j'entendis un fracas de tous les diables. Charlie venait de dégringoler de tout son poids sur la toiture d'en dessous, les tuiles exploaient. Quelque part une femme se mit à hurler.

Je n'avais pas fini de déverrouiller ma porte qu'une horde de flics en civil me clouait sur le tapis du salon. En un clin d'œil ils envahirent toutes les pièces, arme au poing. L'un d'eux cria : « Par ici ! »

Bras tordus dans le dos on me traîna sur la terrasse. Je cessai de respirer : un itinéraire de sang menait à l'endroit où Charlie venait de disparaître.

Tout le monde se pencha par-dessus la balustrade. Moi aussi dans la confusion, persuadé de voir le corps de mon ami disloqué dans un amas de tuiles. Il n'y avait que les débris et le cri de plus en plus perçant d'une femme.

— Il n'ira pas bien loin, déclara un colosse aux cheveux blonds rasés qui semblait être le chef. Bouclez tout le quartier !

Le gros du troupeau se rua dans l'escalier. Je jetai un coup d'œil furtif sur le pot de laurier-rose, le terreau ne semblait pas avoir été remué.

Le grand blond se tourna vers moi.

— Tu le connaissais ?

Je fis signe que non.

— Comment se fait-il qu'il soit venu directement chez toi ?

— J'ai entendu frapper, j'ai ouvert, il a traversé comme un courant d'air et il a filé par là.

Le flic baissa les yeux et sembla s'apercevoir seulement que j'étais presque nu.

— Enfile un pantalon et un tricot, je t'embarque. On étudiera la question dans mon bureau.

Il donna l'ordre à deux de ses hommes de s'occuper de l'appartement. Pendant que je m'habillais, je lui demandai s'il fallait que j'emporte quelque chose de particulier.

— Seulement tes papiers d'identité.

— Dois-je prévenir quelqu'un? C'est une garde à vue?

J'avais dit cela sans réfléchir. Sans doute une réplique de film. J'en regarde tellement la nuit, seul ou avec ma fille Julie.

Il me considéra étrangement.

— Je veux d'abord t'entendre comme témoin, le juge décidera ensuite... Tu connais la garde à vue?

— Je connais surtout le cinéma.

Son regard étrange s'intensifia. Cet athlète ne devait pas posséder que du muscle. Je fourrai un peu de monnaie et ma carte d'identité dans la poche de mon jean et nous dévalâmes l'escalier.

Tous les voisins étaient sur le palier la bouche grande ouverte. La canicule n'expliquait pas tout.

La place aussi s'était figée pour regarder l'écrivain local démarrer en trombe sous le fouet bleu du gyrophare.

Coincé entre deux flics à l'arrière de la voiture, je pensais que je tenais enfin une bonne excuse à servir à mon éditeur : on ne m'avait pas laissé le temps de trouver le premier mot. Mais j'étais loin de me douter, à cet instant, dans quelle infernale odyssée, Charlie, mon ami d'enfance, venait de me projeter.

Combien cela faisait-il d'années que je ne l'avais revu, huit, dix ans ? J'avais entendu dire par les copains du quartier, les quelques rares fois où je m'étais arrêté pour boire un verre dans ce bar, où, durant des années, nous avions hurlé de rire agglutinés autour d'un baby-foot ou d'un flipper, que Charlie était devenu un voyou et même, murmuraient certains, un très gros truand sans doute lié au milieu marseillais.

Lui aussi repassait en coup de vent sur les terres de notre enfance, dans des bagnoles luxueuses et toujours différentes. On chuchotait qu'il possédait de nombreuses machines à sous dans la ville et qu'il faisait partie d'une redoutable équipe de braqueurs.

Quand nous évoquions Charlie debout près du comptoir, chacun baissait la voix, s'installait alors autour de nous une légère brume de crainte, de respect et de sourde admiration.

Charlie était le seul d'entre nous qui ait réussi. Les copains étaient fiers d'apercevoir mon visage parfois dans les journaux et beaucoup plus rarement à trois heures du matin sur le câble, mais les somptueuses limousines de Charlie aux vitres fumées de mystère frappaient plus violemment les imaginations. J'avais certes du talent, une sensibilité très personnelle, lui se déplaçait sur une autre planète, dans un univers nocturne.

C'est sur cette autre planète, un beau matin de septembre, que j'allais être propulsé.

La voiture découpa la ville. J'observais devant moi le crâne massif du flic blond. Il devait se tondre pour masquer une belle calvitie naissante que sa haute stature dissimulait d'abord.

Une barrière se souleva et le véhicule s'engouffra dans ce qui me parut être une cour de caserne.

Trois bâtiments en pierre et brique rouge se dressaient au milieu d'un quartier de poussière et d'entrepôts. Toutes les fenêtres étaient munies de barreaux.

Au triple galop on me fit gagner le troisième et dernier étage. Étage que l'on verrouilla derrière nous.

— Vide tes poches et assieds-toi là! m'ordonna le blond.

Il prit ma carte d'identité et disparut.

J'étais dans une vaste pièce entièrement tapissée de photos de femmes nues, murs et plafonds, pas un seul centimètre carré de peinture, des seins, des fesses, des bouches et des cuisses partout. Comment pouvaient-ils se concentrer sur une affaire dans ce temple de la tenta-

tion? Je trouvai cela plutôt rassurant. Pas tout à fait l'idée que l'on se fait d'une salle de torture.

Je repérai tout de même quelques photos d'hommes nus, ils n'avaient, eux, ni le corps ni le sourire de mannequins, des regards égarés, sans doute des hommes en garde à vue. Allaient-ils m'humilier de la sorte? Certains dissimulaient leur sexe derrière des mains entravées.

Un flic était resté dans la pièce. Il feuilletait *La Provence*. Je lui demandai si je pourrais y jeter un coup d'œil lorsqu'il aurait fini. Il ne répondit pas.

Son silence et les barreaux aux fenêtres...

Brusquement je me souvins du numéro de téléphone glissé dans mon slip.

— Excusez-moi, dis-je, si vous aviez des toilettes, c'est urgent.

Il posa le journal sur le bureau, ramassa un trousseau de clés et me fit signe de le suivre. Il ouvrit la porte au fond du couloir et me montra les cabinets.

— Laisse la porte entrouverte, me dit-il.

J'eus quelque difficulté à extraire des poils de mon pubis ce papier minuscule, quelque autre difficulté à le déplier sans agiter les coudes ni trop arroser la lunette de plastique. Je l'arrosai copieusement. Le bruit de mon urine chutant dans l'eau couvrit celui du papier que l'on défroisse. Je lus : 06 32 84 64 16. Numéro délicat à retenir... Je relus plusieurs fois, secouai les dernières gouttes et fis disparaître le tout sous une trombe d'eau. Ouf! S'il leur prenait l'envie de scruter mes testicules, ils n'y dénicherait pas le moindre abonné.

J'attendis encore une grosse heure avec le flic silencieux et je finis par m'attacher à la poitrine éblouissante d'une femme entièrement nue assise dans une rivière au milieu du plafond.

Le blond entra soudain, suivi d'un autre presque aussi grand, robuste et rasé que lui. Il me fixa.

— Alors comme ça tu ne connais pas Charlie Branco?... Tu ne l'avais jamais vu avant qu'il vienne jouer les courants d'air?

Indécis, je soulevai mes épaules, écartai les mains.

— Tu as habité pendant vingt ans au 22, lui au 24, vous avez fréquenté la même école, joué au foot dans le même club, et tu ne l'avais jamais remarqué?...

Je baissai les épaules, repliai mes mains.

Un sourire de triomphe alluma ses yeux clairs sans que ses lèvres frémissent.

— D'ici quelques minutes tu ne seras pas si fier, chez moi personne ne résiste, les vrais durs c'est au cinéma. Tu m'as dit que tu connaissais bien les répliques de cinéma? À partir de maintenant fais bien attention à ce que tu vas dire, dans cette salle il n'y a jamais de spectateurs.

Il contourna un bureau et s'installa devant le clavier d'un ordinateur.

— Nom, prénom, adresse, profession?

Les deux autres flics se tenaient debout dans mon dos. L'un des deux éteignit sa cigarette. Sa main était aussi épaisse que mon Petit Robert.

— Pierre Chopin, 3, place aux Huiles, je suis écrivain.

René Frégni

•• Lettre à mes tueurs

Marseille, début septembre 2003. La canicule vient de balayer dix à vingt mille vieillards en France. Pierre Chopin, écrivain local, étouffe dans son appartement

tout en se battant avec la page blanche lorsque déboule sur son palier une masse ensanglantée : Charlie, un ami d'enfance perdu de vue. La police est aux trousses de ce caïd marseillais qui s'enfuit mystérieusement par les toits... Embarqué pour une garde à vue digne des séries télé dont il raffole avec sa fille de onze ans, Julie, l'écrivain voit sa vie basculer dans un engrenage sanglant... En quelques jours, il devient le gibier d'un terrible tueur surnommé « le Silencieux ». Et n'a d'autre choix que d'accepter la périlleuse amitié de Sauveur, tueur tout aussi terrifiant. Tandis que progresse la traque sauvage jusqu'aux confins du Danemark, Pierre, avec les moyens du bord, s'acharne à sauver sa peau et protéger son enfant...

Après le succès de *L'Été*, René Frégni signe ici son neuvième roman. Il a reçu de nombreux prix littéraires dont le Prix populiste pour *Les Chemins noirs*, le prix Paul Léautaud pour *Elle danse dans le noir*, et récemment le prix Antigone pour *On ne s'endort jamais seul*. Il anime un atelier d'écriture à la prison des Baumettes et vit à Manosque.

Roman noir trépidant, *Lettre à mes tueurs* brouille les frontières entre fiction et réalité en mettant en scène un face-à-face électrisant entre un écrivain et de vrais tueurs. D'une plume sensuelle, captant avec bonheur la moindre des vibrations marseillaises, René Frégni nous plonge dans l'univers fascinant de sa pègre.

DENOËL

B 25619.3  05.04
ISBN 2.207.25619.7
17€

